

Tuer son enfant, est-ce mal ?

Benoît R. Sorel, janvier 2024

Théorie et méthode

Pour expliquer un phénomène de société, on recourt communément à l'analyse : on va chercher à identifier les éléments qui composent ce phénomène. Puis on va chercher à comprendre, un par un, la trajectoire de chaque élément (son origine et son devenir). Enfin, on va faire la synthèse de tout le savoir produit, en formulant une théorie explicative du phénomène de société, ou au moins une liste hiérarchisée de facteurs explicatifs du phénomène.

L'analyse est un processus raffiné, qui est communément l'œuvre de scientifiques : dans le cas des phénomènes de société ce sont des politologues, des économistes, des sociologues, des ethnologues, des psychologues, des psychiatres qui se mettent à l'œuvre pour élaborer une explication. Le phénomène de société sera alors décrit avec un très grande quantité de détails et sous un maximum de perspectives.

La lecture d'une théorie sociale explicative est communément réservée aux personnes les plus instruites de la société, qui sont aptes à comprendre les méthodes intellectuelles utilisées par tous ces scientifiques et qui sont aptes à comprendre, en amont, les choix de méthode qui ont été faits et, en aval, le positionnement de la théorie dans le champ des théories existantes.

D'une théorie sociale explicative, on retire des outils de prédiction sociale et des outils (à tester) pour agir sur le phénomène social en question. On connaît communément ces outils sous l'appellation de « politiques publiques ».

L'analyse est-elle la meilleure méthode pour comprendre les phénomènes de société ? De nos jours, on ne saurait faire sans. On considère qu'elle permet de comprendre un phénomène sans parti pris, sans préférence personnelle, sans biais. L'analyse scientifique produit des résultats neutres, objectifs, impartiaux, que toute personne peut entendre (moyennant un certain niveau d'instruction), indépendamment de son identité (sa localité, son âge, son ethnie, sa catégorie socio-professionnelle, etc). A contrario la pire explication d'un phénomène social est l'explication biaisée, personnelle, partisane, ponctuelle, arbitraire, autoritaire. Le phénomène social est réduit à un seul aspect et à quelques faits. De cette explication on retire des prédictions de l'évolution du phénomène qui sont vagues sinon fausses, et des outils pour agir sur le phénomène qui sont inefficaces. L'analyse d'un phénomène s'inscrit dans la volonté de maintenir sinon de restaurer ou de créer la paix sociale ; les outils retirés d'une explication partielle ne permettront pas d'aller vers cette paix sociale. Au contraire ils peuvent dégrader la situation. L'analyse est communément considérée comme la meilleure méthode et comme une étape indispensable pour aller vers la paix sociale. La « bonne » analyse scientifique vaut mieux que la « mauvaise » analyse partisane, la première ayant été conçue pour être le contraire de la seconde.

Sans rien nier de la valeur, reconnue par tous, de l'analyse scientifique, je vais dans le présent texte considérer trois phénomènes sans passer par l'analyse scientifique. Je ne veux pas non plus passer par l'analyse partielle – qui serait, pour le dire simplement, l'expression de mes réflexions et opinions personnelles sur ces phénomènes. Je vais essayer d'opposer à l'analyse scientifique une analyse partielle, mais qui peut selon moi prétendre à une certaine objectivité. A priori, cela est impossible, car par définition une analyse partielle ne peut pas être objective. Elle est par définition subjective : elle est *une* perspective choisie parmi d'autres ignorées sciemment. Pourtant, c'est cela que je vais essayer de faire : de montrer qu'une analyse partielle peut tendre vers

l'objectivité. Ce serait bien paradoxal, à première vue et selon le sens commun, car une chose et son contraire ne peuvent pas être identiques ou partager des caractéristiques communes. Toutefois, l'objectivité n'est pas une donnée parfaite. L'analyse scientifique est ce que l'on sait permettre de se rapprocher au maximum de l'objectivité. Elle est tangentielle à l'objectivité, mais elle se confond pas totalement avec elle. Donc en toute logique cela implique qu'une analyse partielle puisse elle aussi prétendre à l'objectivité. Une telle analyse serait « l'exception qui confirme la règle ».

Les phénomènes de société sont très divers et variés. Certains sont passagers et d'autres sont permanents. Certains sont la conséquence ultime d'une longue suite d'évènements, quand d'autres sont primordiaux : c'est toute la société qui repose sur un nombre restreints de tels phénomènes primordiaux. Par exemple les phénomènes de la natalité, de l'acceptation de l'argent, de la délimitation du territoire, de la hiérarchie sociale.

Je fais ici l'hypothèse que plus un phénomène social est primordial, basique, plus il est légitime d'en chercher une explication qui soit la plus simple possible. Et si une explication simple est trouvée, elle sera très probablement la bonne. Je vous propose d'appeler cette recherche de solution simple pour un phénomène basique une « recherche de base ».

Revenons à l'analyse. Elle est une méthode très raffinée. Pour tout phénomène de société, il y a lieu de se demander si les acteurs concernés ont eux-mêmes accompli un parcours intellectuel raffiné afin de parvenir à leurs objectifs. Si c'est le cas, alors il me semble qu'une analyse est justifiée. Si ce n'est pas le cas, et que le phénomène en question peut être qualifié de basique, alors il est légitime, selon moi, de tenter une recherche de base. Ainsi, une analyse se justifie pour l'étude de l'engouement financier des subprimes en prélude à la crise financière de 2008. Et une recherche de base se justifie pour ... hé bien, il est maintenant temps d'essayer de vous convaincre qu'une recherche de base peut se justifier ! Nonobstant la certitude communément admise que tout phénomène peut faire l'objet d'une analyse, afin d'en produire une image objective et d'en trouver une explication objective.

Application à trois phénomènes de société

Premier phénomène : l'infanticide dans la société polynésienne précoloniale

J'utilise ici le fruit des recherches de François Bauer, telles qu'il les a présentées dans son ouvrage *Raerae de Tahiti, rencontre du troisième type*, éditions Haere Po, Tahiti, 2002. Pour expliquer le phénomène moderne des transsexuels de Polynésie française, François Bauer a cherché la place que ces hommes efféminés avaient dans la société traditionnelle, dont il révèle des faits intéressants, à partir des écrits des explorateurs et des missionnaires.

La société traditionnelle polynésienne était, entre autre, une société de jouissance. Les pratiques de l'amour étaient nombreuses et banales, naturelles, sans pudeur et sans mauvaise conscience. Dans cette société existait, entre le peuple et la noblesse, une caste d'artistes et de chanteurs. Elle pratiquait l'infanticide sans retenue : ses membres les plus modestes ne devaient jamais avoir de descendance. La méthode pour tuer les nouveaux-nés était unique et graduelle, selon que le nouveau survivait ou pas aux premiers actes morbides (que je ne détaille pas pour ne pas choquer le lecteur). Les premiers explorateurs rencontrèrent cette caste alors qu'elle était en phase terminale d'existence.

A la même époque, découvrant la Polynésie, les explorateurs remarquèrent que si les femmes se donnaient à beaucoup d'hommes, les femmes n'étaient pas pour autant nombreuses. Ils firent même une estimation : pour cinquante hommes il se rencontrait une seule femme.

De nos jours, l'infanticide n'est plus pratiqué, évidemment. Mais un fait interpelle les sociologues : la facilité qu'ont les mères tahitiennes à donner leurs enfants. Le lien mère-enfant est supposé être un lien fort, la mère étant censée garder et prendre soin de sa progéniture en toutes circonstances. A Tahiti, les mères donnent facilement leur enfant à l'adoption. Elles en font elles-mêmes la proposition aux couples stériles.

D'entre tous les faits historiques, et contemporains, rapportés par Bauer, j'ai retenu ces trois faits à cause de leur apparente complémentarité. L'infanticide banalisé dans une caste était certainement banalisé aussi dans les autres castes, ce qui explique le très faible ratio de femmes.

À nos yeux, tuer des enfants et plus précisément des nouveaux-nés est un acte barbare. Pour avoir vécu mes premières années d'adulte à Tahiti, je fus attristé d'apprendre ce qu'avait fait le peuple polynésien dans son passé. J'apprécie le peuple polynésien et je garde d'excellents souvenirs de gentillesse et de joie de vivre de mes années à Tahiti. Mais pourquoi donc cette pratique de l'infanticide ? Les polynésiens étaient-ils donc des sauvages ? Je sais que le mythe du bon sauvage est un mythe, et que la cruauté a existé de tous temps, chez tous les peuples de la Terre. Mais j'ai choisi de refuser cette explication qui relève du pathos, pour lui préférer une explication rationnelle. Je suppose que l'infanticide avait une fonction, et cette fonction est simple et évidente : il s'agissait de prévenir toute surpopulation, le peuple polynésien ne pouvant pas s'étendre car habitant sur des îles.

De cette pratique ont résulté le faible ratio de femmes dans la population traditionnelle, ainsi que le lien faible contemporain qui unit la mère tahitienne à son enfant.

Pour un peuple qui privilégie la jouissance de la vie et qui ne dispose que d'un espace vital limité, l'infanticide est devenue la condition basique pour que le peuple polynésien puisse, tout simplement, perdurer. Et il est même possible, plus simplement encore, que l'art de jouir de la vie soit une conséquence de l'infanticide. Le joyeux peuple polynésien payait son état avec le massacre de ses enfants. C'était le prix de leur joie de vivre.

Voilà donc un exemple de recherche de base, qui mène à une explication simple, partielle (ne reposant que sur trois faits) et possiblement très proche de la vérité.

Il est évident que l'infanticide traditionnel polynésien mériterait une analyse scientifique. Cette analyse existe peut-être déjà ; je laisse au lecteur le soin d'en faire la recherche.

L'explication basique peut se tester par des considérations inverses. Sans contraception, un femme donne naissance à environ dix enfants. Il en résulte, sous un climat très clément, une croissance exponentielle de la population, puis rapidement sa mort par épuisement des ressources alimentaires. L'humain est situé en haut de la pyramide alimentaire de la nature ; il est sans prédateur qui puisse réguler ses populations. Si la mortalité infantile est faible, sa perpétuation dépend donc de sa capacité à auto-réguler sa population. L'histoire moderne de l'occident nous montre que débarrassés de leurs prédateurs naturels, les grands herbivores détruisent forêts et plaines. Ils détruisent leur propre environnement, et donc se tuent eux-mêmes. L'humain est un animal qui n'échappe pas à ces lois de la nature.

Mais tout cela sont des considérations très basiques, au point que nombre de lecteurs pourraient leur interdire toute prétention à la vérité. Pourtant la recherche de base est possible : je l'ai déroulée devant vous. Le phénomène social en question est extrêmement primordial, basique : il concerne la vie des nouveaux-nés. C'est un goulot d'étranglement pour la perpétuation d'une population. On me dira qu'accumuler des simplicités n'est pas une garantie de qualité de la réflexion. Je suis conscient de cela. Et que ça ne garantit pas de se rapprocher de la réalité, qui est toujours complexe. Ah, voilà une affirmation questionnable ! J'ai rencontré dans ma vie une personne qui me fut chère, et qui refusait systématiquement les explications simples. Selon moi, elle se trompait. Cette posture est arbitraire. La simplicité fait partie du monde ; elle cohabite avec la complexité. Le monde n'est ni complètement simple, ni complètement complexe. L'existence de lois naturelles est la preuve de l'existence de ce partage entre simplicité et complexité, me semble-t-il.

La bonne attitude à avoir est l'attitude rationnelle : il s'agirait de comparer ce résultat basique à la théorie que produit une analyse scientifique. La conclusion serait de questionner le mythe du bon sauvage. Ce mythe est peut-être une réalité, en fin de compte. Car les anciens Polynésiens, par un acte simple, ont assuré leur survie. Ils ont connu une vie qui même à nos yeux contemporains nous paraît douce et enviable.

Deuxième phénomène : le transsexualisme

Je vais continuer à m'appuyer sur le livre de François Bauer pour proposer une thèse simple, qui va à l'encontre de la thèse admise communément aujourd'hui. Je propose la thèse que le transsexualisme est une maladie mentale. De nos jours, les transsexuels ne sont plus considérés comme des malades mentaux ; ils revendiquent leurs droits sur tous les canaux de communication. On voit assez souvent des hommes s'habiller en femme, vivre en femme, se faire une chirurgie et une hormono-thérapie pour obtenir des attributs féminins. Mais par le passé et jusqu'à récemment, ce comportement était inscrit dans le dictionnaire des maladies mentales.

Je n'ai pas ici pour objectif de discuter des critères qui ont servi à sortir le transsexualisme de la catégorie des maladies mentales. Ni de discuter les critères de sexe et de genre. Je voudrais juste, très simplement, considérer toutes les histoires de vies personnelles que François Bauer a consignées, reflet de ses nombreuses interviews avec les transsexuels tahitiens.

Très rares sont les transsexuels qui n'ont pas fini dans la prostitution, l'alcoolisme, la drogue, les petits larcins. Beaucoup sont morts de maladies sexuellement transmissibles. Beaucoup sont passés par l'hôpital psychiatrique. Beaucoup se sont suicidés. Au lecteur qui ne voudrait pas me croire, je recommande la lecture du livre de François Bauer. On ne saurait douter de son engagement et de son empathie pour les *raerae* polynésiens. Mais il fait et il atteste d'un triste constat : les *raerae* ne parviennent pas à mener une vie normale. « Elles » sont obnubilées par leur corps. Elles ont toutes renoncé à l'instruction élémentaire. Elles ne savent vivre qu'au quotidien, et elles sont incapables de réflexion abstraite. Leurs émotions prennent le dessus. Or c'est maladie mentale que de n'être pas capable de gérer un tant soi peu ses émotions. Le mental, par définition, est la capacité à gérer les émotions ; si cela ne se produit pas, le processus intellectuel ne peut pas s'initier.

Le pays n'est pas un critère qui expliquerait la prostitution généralisée des transsexuels. Le cas de Maud Marin, en France, révèle aussi la pulsion irrépressible du transsexuel pour la prostitution (cf. le livre de Maud Marin, *Le saut de l'ange*, J'ai Lu, 1988).

L'analyse scientifique du transsexualisme a été faite et a mené à la sortie du transsexualisme des maladies mentales. Ma recherche de base est-elle donc légitime ? Et le phénomène est-il basique ? On me reprochera avec légitimité une simplification excessive, une généralisation excessive. On me reprochera à raison que le phénomène n'est pas vraiment basique, primordial. Mais je persiste à douter du bien-fondé de l'analyse scientifique du phénomène. Car les transsexuels, consciemment, ne sont pas capables de pensée complexe. Leurs interviews en témoignent clairement. La vie des transsexuels est contraire très simple, très linéaire. Les très nombreuses études de genre, avec leurs si nombreux critères, avec leur gage universitaire et scientifique, contrastent avec la simplicité de l'esprit des transsexuels et de leur vie.

Mais il est possible, si si, de faire encore plus simple que ma recherche de base. Et je le fais : en supposant que ce phénomène de société, tout simplement, ne fait pas raison. Car dans la vie, certaines choses ne font pas raison. Certaines questions sont et resteront sans réponse. C'est la diversité de la vie ! Réponse simple, réponse complexe, et pas de réponse. L'analyse scientifique a-t-elle amené des réponses claires ? Dans les mots, oui, certes. Mais pas dans les corps des transsexuels. Leurs corps qui, par définition, ne sont ni totalement masculins ni totalement féminins. Il n'existe pas de réponse claire, il n'existe que l'indétermination. Même Maud Marin, après sa vaginoplastie réussie, demeure dans un état permanent de tension, comme elle le

relate dans son livre. Elle n'a pas trouvé la paix intérieure. Comment juger alors de l'approche qui est la meilleure : l'approche complexe (l'analyse) ou l'approche simple ? J'aimerais penser que la paix sociale, à défaut d'une paix intérieure certaine, s'obtient par le respect des réponses personnelles et de leur diversité.

Troisième phénomène : le meurtre

Le meurtre constitue un immense champ d'intérêt pour les analyses scientifiques et pour la curiosité populaire. Toutes les théories explicatives existent, des plus raffinées aux plus simples. Que ce soit sur un champ de bataille envers un ennemi, que ce soit dans une ruelle sombre envers une femme sans défense, que ce soit dans une rue en plein jour envers une riche personne âgée, que ce soit envers un individu d'une religion ou encore que ce soit envers un voisin qui veut juste un peu de calme, que ce soit pour apaiser un esprit dont on estime être sous la coupe¹, la pulsion de tuer demeure partiellement inexplicable. Pourquoi un être humain tue-t-il un autre être humain, qui lui est si semblable ? Une théorie très basique existe, selon laquelle l'être humain tue son semblable car ce faisant il croit pouvoir tuer la part d'imperfection qui existe en lui-même, qu'il voit chaque matin lorsqu'il se regarde dans le miroir. Car cette imperfection est intrinsèque et inextirpable, le meurtre serait un acte nécessaire. Il y a tellement de théories explicatives qu'on peut penser qu'elles recèlent toutes une part de vérité !

Plus le meurtre est un fait qui est proche de nous, plus nous semblons certains de sa cause. Par exemple, aujourd'hui toutes les villes de France sont traversées par des vagues de meurtres, qui résultent d'affrontements entre les gangs qui rivalisent pour la vente de drogue. L'oisiveté est mère de tous les vices, dit-on alors. Les jeunes qui ne veulent pas travailler à l'école se retrouvent à la rue et sont attirés par la pègre, qui leur promet beaucoup d'argent facile. Il suffirait donc d'une éducation plus stricte et qui ne les relâche pas avant qu'ils aient obtenu un diplôme pour trouver un travail. La situation semble prouver que, sans instruction, l'être humain redevient spontanément une bête tueuse.

Ce troisième phénomène, dans ma démonstration, me sert simplement à affirmer que la recherche basique est une démarche légitime, car pour certains phénomènes elle produit des résultats qui peuvent coexister avec les résultats de l'analyse.

En résumé

Il y a 4 cas de figure :

- L'analyse (scientifique) explique le phénomène de société ;
- Si le phénomène de société est primordial, et que ses acteurs n'agissent pas selon un plan intellectuel raffiné, la recherche de base peut amener une explication aussi proche de la vérité que peut l'être l'analyse ;
- La part d'indétermination est si forte dans le domaine de société considéré, que recherche basique et analyse se valent ;
- Il existe tellement de causes pour expliquer le domaine de société considéré, que les résultats de l'analyse et de la recherche basique peuvent coexister sans se contredire.

Conclusion

Vous aurais-je convaincu que la recherche de base peut être une alternative légitime à l'analyse ? Les trois phénomènes que j'ai exposés ne sont peut-être pas assez neutres, j'en conviens : les explications auxquelles j'aboutis contiennent certainement trop de mon opinion personnelle.

¹ cf. le meurtre de l'enfant Lola, commis par une personne originaire d'un milieu culturel où la croyance en la sorcellerie est répandue.

J'écris désormais très peu ; l'important pour moi, via mes écrits, a toujours été d'inviter le lecteur à exercer son esprit critique (réfléchir par lui-même) et à exercer son libre arbitre (décider par lui-même). J'ai vu des situations dans lesquelles les résultats d'analyse sont utilisés pour trancher des situations : « telle explication est fautive, telle action à faire serait négative, telle personne ne souhaite pas ce qui est bien ». La situation se polarise : « soit on fait ceci, soit on fait cela » ou « c'est ça ou rien ! ». Les situations de polarisation démontrent, hélas, une incompréhension de ce qu'est l'analyse. L'analyse d'un phénomène de société n'est scientifique que dans sa méthode. La théorie explicative qu'elle produit n'est pas marquée du sceau de la *nécessité*. Seule l'analyse appliquée au monde matériel produit des explications nécessaires et inévitables ; elle définit très strictement ce qui est réel et vrai. C'est le domaine de la science fondamentale. Mais dans la société, la vérité n'est pas unique. Une situation ne se résume jamais à une issue ou son contraire, *car une troisième voie peut toujours être imaginée*. On pourrait vouloir n'admettre que les résultats de l'analyse. Ou que le résultat d'une recherche de base. Mais il faut tenir compte du cas de figure dans lequel on se trouve ! On a donc toujours intérêt à entendre toutes les explications possibles. Même si certaines sont manifestement erronées, elles peuvent contenir un germe qui donnera une idée pour imaginer une troisième voie.

On dit des gens qui savent débloquer des situations en faisant advenir une troisième voie qu'ils sont clairvoyants. En général ils le font en imaginant puis en concrétisant un nouveau contexte dans lequel tout le monde est gagnant. D'abord. Et ce nouveau contexte ouvre en général, ensuite, de nouveaux horizons insoupçonnés. Mais clairvoyant est un peu trop flatteur, ou un peu trop nimbé de mystère. Et un peu paradoxal aussi, le clairvoyant qui ouvre des espaces ... sur l'inconnu ! Je lui préfère plus simplement le qualificatif d'humaniste. L'enjeu suprême pour un humaniste, c'est, sur la base de toutes les théories existantes, de concevoir la troisième voie. D'imaginer le nouveau contexte. Soyez un architecte de la pensée !

Soyez humaniste !

Quant aux personnes qui refusent d'entendre une autre théorie que celle qu'elles ont choisie, et qui se déversent en attaques personnelles polarisées bien versus mal, qu'importe leur camp, qu'importe leur arrogance, qu'importent leurs sourires ! Elles ne sont pas humanistes. L'émotion prime chez elles, elles ne veulent que se réfugier dans un monde qu'elles connaissent déjà. Pour élaborer une troisième voie, pour imaginer un nouveau contexte, il faut un pur effort de réflexion. Soyez architecte de la pensée ! Mais cet effort intellectuel doit être couplé, évidemment, à une profonde joie de vivre et à une reconnaissance envers la vie. Une immense confiance en la vie ! C'est ce couple d'effort de réflexion et de reconnaissance envers la vie qui amène à concevoir un contexte gagnant pour tout le monde et qui ouvre de nouveaux horizons. Ne le négligez pas : il vous évitera de retenir les imaginations technocratiques ou fantaisistes.